

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 septembre 1770

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 septembre 1770, 1770-09-15

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 02/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/866>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe pars demain pour tâcher de retrouver la santé ...

RésuméPart le lendemain, n'ira peut-être qu'en Languedoc et en Provence, se décidera après Genève et Lyon. Lui écrira en route.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire70.95

Identifiant782

NumPappas1092

Présentation

Sous-titre1092

Date1770-09-15

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons

Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné

Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 84, p. 499-500

Lieu d'expédition Paris

Destinataire Frédéric II

Lieu de destination Potsdam

Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français

Source impr., « Paris »

Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné

Auteur(s) de l'analyse Non renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preuss, XXIV, 84, pp. 499-500
15 septembre 1770 D'Alembert à Frédéric II

1092
• 782

AVEC D'ALEMBERT.

499

83. A D'ALEMBERT.

Le 15 août 1770.³

Je trouve votre faculté de médecine bien aimable. Ah! si j'avais de pareils médecins, que je serais à mon aise! Mais ceux de ce pays-ci ne prescrivent à leurs patients que des gouttes et des drogues abominables. Cependant vos médecins ont failli; car si j'avais leur bonnet fourré en tête, et que vous m'eussiez consulté à Paris, je vous aurais prescrit l'air de ce pays comme le plus propre à vous guérir; mais comme je ne suis pas docteur, il faut en croire ceux qui ont le privilège de se moquer de leurs malades ou de les abuser. Je suis sur mon départ pour la Silésie et la Moravie; à mon retour, on vous fera toucher à Paris la somme que vous demandez. C'est une consolation pour moi que ces rois tant vilipendés puissent être de quelque secours aux philosophes; ils sont au moins bons à quelque chose. Adieu, mon cher; je vous en dirai davantage à mon retour.

84. DE D'ALEMBERT.

Paris, 13 septembre 1770.

SIRE,

Je pars demain pour tâcher de retrouver la santé, et je pars pénétré de reconnaissance pour toutes les bontés dont V. M. me comble. Je ne sais quel sera le succès de ce voyage pour mon individu physique; mais il m'aura du moins procuré la consolation de voir que le héros de l'Europe veut bien prendre quelque intérêt à ma chétive personne, et me donner des preuves aussi flatteuses qu'attendrissantes de cet intérêt si précieux pour moi. En quelque endroit que j'aille, Sire, je ne laisserai ignorer à per-

³ Le Roi partit le 15 pour la Silésie. La date de cette lettre est donc certaine. *Voltaire*, XXIII, p. 165.

sonne ce que je dois à V. M. : c'est une bien faible manière de m'acquitter envers elle, mais c'est la seule qui me soit permise. J'userai néanmoins de ses bienfaits avec réserve, et si je borne ma course au Languedoc et à la Provence, comme plusieurs personnes me le conseillent, je lui demanderai la permission de ne prendre sur la somme qu'elle me destine que ce qui me sera nécessaire pour ce voyage, qu'on m'assure devoir produire le même effet, sans être aussi fatigant à beaucoup près, et aussi incommode par les mauvais chemins et les mauvais gîtes. Je ne pourrai prendre sur cet objet un parti décisif que quand j'aurai été jusqu'à Genève et à Lyon, et quand j'aurai éprouvé l'effet d'une course de cent cinquante lieues en poste sur ma pauvre tête. Je demande à V. M. la permission de lui écrire dans mon voyage. Comme je ne compte faire nulle part de longs séjours, je n'ose espérer de recevoir directement des nouvelles de V. M. : mais les nouvelles publiques et la renommée m'en apprendront.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

85. A D'ALEMBERT.

Le 26 septembre 1770.

Je ne m'attendais certainement pas à ce que la lettre d'un Turgot fût lue en pleine Académie française. L'abbé d'Olivet aurait déterré plus d'un solécisme : mais par bonheur pour l'auteur de la lettre, l'abbé d'Olivet était trépassé quand elle parut. Je vous pardonne de l'avoir montrée, parce qu'elle contient quelques vérités qui sont bonnes à dire comme à entendre. Sans doute qu'il faut distinguer les talents, surtout quand ils sont rassemblés en un degré éminent. Les belles âmes ne travaillent que pour la gloire : il est dur de la leur faire espérer, et de ne les y jamais mettre en possession. Les chagrins attachés à toutes les conditions humaines ne peuvent être adoucis que par ce bonheur.